

**DE LA PULSION D'EMPRISE EN PSYCHANALYSE SI ELLE EXISTE
ET DU LIEN SOCIAL ENTRE ANALYSTES**

INTRODUCTION DU PROBLÈME

D'abord merci de me donner la parole dans ce « grand » séminaire. Ce que je vais dire ce soir a été élaboré au cours du séminaire *Questions cliniques* consacré depuis deux ans à « L'inconscient, c'est la politique ». Je remercie Roland et Christiane de leur soutien attentif et aussi ceux qui viennent y participer mais je suis bien sûr seul responsable de mes élucubrations¹. Je vais vous parler d'un concept freudien qui n'est pratiquement jamais utilisé chez nous et peut-être même ignoré de certains : *la pulsion d'emprise*.

Il n'a pas été repris par Lacan. En revanche certains analystes ont théorisé une *relation* d'emprise qui a eu beaucoup de succès. Depuis, l'emprise des pervers narcissiques — à entendre nos contemporains — ne fait que s'étendre sur de nouvelles victimes suscitant une nouvelle cause nationale.

Dans ce mouvement de dénonciation, les psychanalystes ont été accusés de maintenir leurs analysants sous l'emprise du transfert et les sociétés de psychanalystes ont pu être qualifiées de sectes sous l'emprise de gourous. Même à l'intérieur des sociétés d'analystes, ce genre de question est plus abordé en *off* qu'officiellement sauf retour intempestif du refoulé.

La première société psychanalytique n'a pas été épargnée par ce genre de soupçon². Or l'embarras théorique sur la pulsion d'emprise est déjà chez Freud, notamment dans l'ambiguïté entre emprise et maîtrise, et avec la deuxième topique, la pulsion d'emprise semble disparaître sous la pulsion de mort comme simple « utilité » du sadisme.

Plutôt que d'abandonner ce concept au titre de reliquat d'une étape dépassée de notre théorie toujours en progrès, je propose de montrer en quoi son histoire marque le lieu d'une **difficulté dans la théorisation, difficulté qui pourrait bien relever d'un réel de la structure à tenter de cerner**. J'essaierai également d'**articuler le désir de l'analyste comme subjectivation de cette pulsion**.

¹ *Elucubrare* : produire un travail à la lueur de la lampe dans la nuit.

² En 1910 est fondée l'Internationale Psychoanalytische Vereinigung Rupture d'Adler en 1911, de Jung en 1913, en 1924 d'O. Rank, en 1929 de S.Ferenczi

Sous le nom de *Bemächtigungstrieb*, Freud décrit une pulsion du moi qui ne s'unit que secondairement à la sexualité et dont le but est de dominer l'objet par la force. On la verrait par exemple à l'œuvre chez l'enfant avec sa tendance à la cruauté. Mais dès le départ et tout au long de sa théorisation, cette pulsion résiste à se laisser classer. Significativement sa première traduction par Blanche Reverchon-Jouve par *pulsion de maîtrise* glisse à côté de ce qui devait être son objet. *Bemächtigung*³ (emprise : « *sich bemächtigen* signifie s'emparer ») évoque une idée de conquête par la force (d'un partenaire ou d'un territoire) tandis que la maîtrise est une domination contrôlée, en tout cas allant dans le sens de la préservation du moi (pensons à la forme réfléchie : se maîtriser). Certains analystes sont allés dans ce sens, délaissant l'idée de violence au profit de la recherche d'un équilibre, d'une réussite — aujourd'hui on dirait d'une bonne gestion des émotions. Avec l'invention du signifiant maître, Lacan fait tout autre chose de la maîtrise : un discours, l'un des impossibles qui font lien social. Et la question devient alors celle d'un savoir-faire avec cet impossible.

VOICI D'ABORD CE QU'EN DIT FREUD PLUS PRÉCISEMENT⁴.

Freud hésite sur sa nature : pulsion sexuelle ou pulsion du moi. Et cela explique le glissement qui apparaît déjà chez lui entre emprise et maîtrise : *Bemächtigung*, *Bewältigung*⁵. Et cette opposition va disparaître sous une autre : pulsion de vie-pulsion de mort.

1. Dans « La sexualité infantile », deuxième des *Trois essais sur la sexualité*, (1905), dans le chapitre IV : « Les manifestations sexuelles masturbatoires » et dans un sous-chapitre « Les pulsions partielles » Freud évoque, immédiatement après le voyeurisme-exhibitionnisme, cette *Bemächtigungstrieb* :

« C'est dans **une indépendance encore plus grande par rapport au reste de l'activité sexuelle** liée aux zones érogènes que se développe chez l'enfant **la composante de cruauté de la pulsion sexuelle**. Le caractère infantin est en général facilement porté à la cruauté, puisque l'entrave qui fait arrêter **la pulsion d'emprise** devant la douleur de l'autre, l'aptitude à la pitié, se constitue relativement tard. **L'analyse psychologique approfondie de cette pulsion** n'a, comme on sait, pas encore réussi ;
/Nous sommes en droit de supposer que **la motion cruelle est issue de la pulsion d'emprise et fait son entrée dans la vie sexuelle à une époque où les organes**

³ Dans le Weiss-Mattutat *Bemächtigung* ne figure pas. Ce ne doit pas être un terme courant de la langue. *Mächtig* : puissant, maître. En français il y a un carrefour de termes dont l'origine diffère mais qui ont un squelette littéral très voisin : s'emparer, emprise, empire, empreinte etc. S'emparer évoque un plus de jouissance (très différent de ce que Lacan indique quant à la fonction de « séparation » : se parer, séparer, *se parere* (s'engendrer).

⁴ Toutes les citations de Freud sont extraites des O.C. (2005) PUF en raison de leur fidélité scrupuleuse au texte .

⁵ Freud appelle *Bewältigungstrieb* la pulsion par laquelle il est possible à l'enfant non seulement d'élaborer l'absence de sa mère, mais aussi de s'absenter d'elle physiquement et psychiquement. Ce serait la capacité d'être seul, l'anti-emprise.

génitaux n'ont pas encore pris leur rôle ultérieur. Elle domine alors une phase de la vie sexuelle que nous décrirons ultérieurement comme organisation prégénitale. / [1915]
Les enfants qui se distinguent par une cruauté particulière envers les animaux et leurs camarades de jeu éveillent habituellement à juste titre, le soupçon d'avoir une activité sexuelle intense et prématurée provenant des zones érogènes et, étant donné une maturité précoce simultanée de toutes les pulsions sexuelles, l'activité sexuelle érogène semble bien être l'activité primaire.

On voit donc le souci de Freud devant la nécessité de distinguer sexuel et génital.

2. Toujours dans *La sexualité infantile*, dans *Les recherches sexuelles infantiles*, chapitre ajouté en 1915, Freud parle de la pulsion de savoir :

« La pulsion de savoir ne peut être mise au nombre des composantes pulsionnelles élémentaires ni exclusivement subordonnée à la sexualité. Son action correspond d'un côté à un mode sublimé de **l'emprise**, d'un autre côté elle travaille avec l'énergie du plaisir-désir de regarder. »

Si pour Freud, la pulsion de savoir n'est pas totalement une pulsion sexuelle, c'est qu'elle est une sublimation de la pulsion d'emprise, elle-même non sexuelle. Au chapitre suivant, (Ch. 6) rajouté également en 1915, *Phases du développement de l'activité sexuelle*, Freud décrit une seconde phase « prégénitale » après la première dite orale ou cannibale. C'est la phase sadique-anale.

« Ici la relation d'opposition qui parcourt la vie sexuelle est déjà développée ; elle ne peut cependant pas encore être désignée des termes masculin et féminin, mais doit l'être des termes actif et passif. L'**activité** est instaurée au moyen de la **pulsion d'emprise** en rapport avec la musculature du corps, et ce qui prend valeur d'organe à but sexuel passif, c'est avant tout la muqueuse intestinale érogène ; pour les deux tendances il existe des objets, mais qui ne coïncident pas.

La pulsion d'emprise ne serait que **l'élément actif** de la pulsion sexuelle sadique anale, le moteur de cette pulsion.

3. Dans *La disposition à la névrose de contrainte* (1913),

« ...l'**activité** est procurée par la **pulsion d'emprise** ordinaire, que nous appelons précisément sadisme lorsque nous la trouvons au service de la fonction sexuelle. Même dans la vie sexuelle normale pleinement développée, cette pulsion doit assurer d'importants services auxiliaires. »

4. Dans *Pulsions et destin des pulsions* (1915), significativement, cette pulsion n'apparaît pas. Il est seulement question du sadisme : « le but premier du sadisme est défini comme l'abaissement et la domination par la violence (*Überwältigung*) de l'objet... Faire souffrir n'est pas le but premier.»

5. Dans *Le petit Hans (1909)*, Freud discute l'apport par Alfred Adler d'une pulsion d'agression⁶ (*Agressionsbetrieb*) :

« Il me paraît qu'Adler a mis à tort comme hypostase d'une pulsion spéciale **ce qui est un attribut universel et indispensable de toutes les pulsions**, justement leur caractère « pulsionnel », impulsif, ce que nous pouvons décrire comme étant la capacité de mettre la motricité en branle »⁷.

Cette remarque de Freud sur l'*Agressionsbetrieb* et son insistance à voir dans la pulsion d'emprise l'élément actif de pulsions sexuelles me donne à penser que **la pulsion d'emprise est un autre nom de cette *Agressionsbetrieb* et pourrait être assimilée au *Drang*, à la poussée à l'œuvre dans toute pulsion. En somme une pulsion sans spécificité réduite à la poussée.**

6. Avec l'introduction de la pulsion de mort en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*, la pulsion d'emprise est d'abord évoquée à propos de l'enfant à la bobine :

« ...En cette circonstance, il fut passif, fut atteint par l'expérience vécue, et voici qu'il s'engage dans un rôle actif en répétant celle-ci en tant que jeu, bien qu'elle soit empreinte de déplaisir. On pourrait mettre l'effort qu'il déploie au compte d'**une pulsion d'emprise** qui se rend indépendante de la question de savoir si le souvenir était en soi empreint de plaisir ou non. [Mais l'on peut tenter aussi une autre interprétation. Jeter au loin l'objet, de sorte qu'il soit parti, pourrait satisfaire une impulsion de vengeance, réprimée dans la vie, à l'égard de la mère parce qu'elle est partie loin de l'enfant, et avoir la signification d'un défi : « Eh bien, pars donc, je n'ai pas besoin de toi, c'est moi-même qui t'envoie au loin.] »

Il s'agit ici de maîtriser un affect mais aussi de s'emparer d'un objet. Lacan dira plus simplement : symbolisation de la présence absence par une alternance signifiante.

Mais dans le même article, cette pulsion semble rabattue sur le sadisme et le sadisme lui-même sur la pulsion de mort. En effet, répugnant à faire de la pulsion sadique une pulsion dépendant d'Eros, il y voit une figure de la pulsion de mort, secondairement mise au service de la copulation pour maîtriser l'objet sexuel (sic) :

[...] Mais comment faire dériver de l'Eros, qui conserve la vie, la pulsion sadique qui a pour but l'endommagement de l'objet ? N'y a-t-il pas lieu de faire l'hypothèse que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussée du moi par l'influence de la libido narcissique, de sorte qu'elle ne vient à apparaître qu'au niveau de l'objet ? Il entre alors au service de la fonction sexuelle ; au stade d'organisation orale de la libido, l'**emprise** amoureuse⁸ coïncide encore avec l'anéantissement de l'objet, plus tard **la pulsion sadique se sépare et finalement, au stade du primat génital, elle se charge,**

6 A. Adler, *Der Aggressionsbetrieb im Leben und in der Neurose* (1908)

7 *Le petit Hans* in *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 193.

8 *Die Liebesbemächtigung*

aux fins de la reproduction, d'avoir pour fonction de maîtriser⁹ l'objet sexuel dans la mesure où l'exige l'exécution de l'acte sexuel. [...]

Si une telle hypothèse est permise, on aurait satisfait à l'exigence d'apporter l'exemple d'une pulsion de mort à vrai dire déplacée. **Sauf que cette conception est très loin de pouvoir être visualisée de quelque façon que ce soit et qu'elle donne une impression franchement mystique¹⁰** Nous nous exposons au soupçon d'avoir cherché à tout prix un moyen pour sortir d'un grand embarras... »

En résumé,

Il me semble que Freud est assez embarrassé par cette pulsion, oscillant entre conquête cruelle et maîtrise, et qu'il penche, sans le dire clairement, pour ne pas en faire une pulsion mais pour la réduire à son élément actif, au *Drang*, la poussée qu'il y a dans toute pulsion. Mais, après la deuxième topique, ce n'est plus une pulsion vitale d'emprise (du moi) qui se sexualise en devenant sadique mais la pulsion sadique elle-même, devenue pulsion de mort, qui se met au service de s'emparer de l'objet sexuel.

L'embarras clairement avoué par Freud sur cette pulsion témoigne qu'il y a là pour lui un réel.

« Si nous attribuons au moi un investissement primaire de libido, pourquoi est-il, somme toute, nécessaire de distinguer encore une libido sexuelle d'une énergie non sexuelle des pulsions du moi ? » Pour introduire le narcissisme, p. 8. (1914).

Et sans doute doit-il rendre compte de ce qui l'anime lui-même :

« Je ne suis absolument pas un homme de science, un observateur, un expérimentateur, un penseur. Je ne suis rien d'autre qu'un **conquistador** par tempérament, un aventurier [...] avec la curiosité, l'audace et la ténacité de cette sorte d'homme. » Freud S. Lettre à Fliess (1^{er} février 1900)

Ce réel concerne la nature du *Drang* volontiers conçue par lui comme biologique. Cet embarras de Freud est-il dépassable ? Mais d'abord...

SI CE TERME DE PULSION D'EMPRISE EST SI CONFUS, POURQUOI LE RAMENER ET A QUOI PEUT-IL BIEN SERVIR ?

Plusieurs raisons :

- D'abord même si *peu d'analystes ont repris cette notion* — je ne sais pas si Lacan en a jamais parlé — tout le n°24 (Automne 1981) de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* est consacré au terme d'emprise. Dans ce n°, **François Gantheret** évoque l'idée que « toute élaboration théorique naît de cet écart [entre pulsion sexuelle, toujours insatisfaite, et pulsion du moi] et tend à la combler. La théorie analytique ne

⁹ *bewältigen*

¹⁰ La suite de l'article sur la copulation bénéfique des protistes et un hymne sur les futures découvertes de la biologie, passant par le banquet de Platon et le déterminisme darwinien de la sexualité, laisse dubitatif sur la nécessité des grandes synthèses.

manque pas à ce mouvement, même si — et au moment où — elle l'énonce en son contenu, et la pulsion d'emprise vient tenter [...] de retisser les liens du sexuel au vital. » Pulsion d'emprise, un concept pour se tirer d'affaire ?

Dans ce même n°, **Roger Dorey** pense résoudre l'impasse que constitue selon lui « l'ambiguïté du concept » de pulsion d'emprise en promouvant une *relation d'emprise*, « mode très singulier d'interaction entre deux sujets ». Il prépare ainsi l'irruption sur la scène médiatique du redoutable pervers narcissique.

- Plus récemment, dans un article intitulé *Pulsion d'emprise, introduction à la perversion freudienne*, 2009, **Jacques Sédat** relève l'expression employée par Freud à propos des enfants et des pervers, *Geschlechtstrieb*, généralement traduite par pulsion sexuelle, ce qu'il conteste. Il propose Pulsion de genre, pour appuyer son idée d'une pulsion non sexuelle¹¹ à propos des pulsions de la perversion et notamment la pulsion d'emprise : « Avec l'objet soudé [à la pulsion] nous quittons la pulsion sexuelle pour une autre pulsion, non sexuelle celle-là, la pulsion de genre (sic), totalement détachée de tout objet externe. »

Je reviendrai sur ce paradoxe : la perversion relèverait d'une pulsion non sexuelle ?

Ce qui me semble important est que cet auteur associe clairement la pulsion d'emprise à la perversion. Si la conquête d'un pouvoir s'appuie sur cette pulsion d'emprise, comment peut-elle échapper à la perversion ?

AVEC LACAN

Même dans son texte « Kant avec Sade » qui pourrait sembler s'y prêter, il n'est pas question de faire du sadisme une pulsion d'emprise. En revanche, Lacan a repris dans *Les 4 concepts* la distinction freudienne entre pulsions du moi - pulsions sexuelles¹² mais en réservant le terme de pulsion aux seules pulsions sexuelles. Il reprend donc cette distinction entre le champ narcissique du moi, de l'amour, au service de l'individu, champ non pulsionnel, et le champ pulsionnel, celui des pulsions partielles sexuelles, au service de l'espèce.

« Le niveau de l'Ich est non pulsionnel, et c'est là que Freud fonde l'amour. Tout ce qui est défini au niveau du moi ne prend valeur sexuelle, ne passe de la pulsion de conservation (*Erhaltungstrieb*) au *Sexualtrieb* qu'en fonction de l'appropriation de chacun de ces champs (d'amour) par une des pulsions partielles »¹³.

En l'absence d'une représentation dans l'inconscient d'une opposition homme-femme, l'activité sexuelle est mise en jeu par des pulsions partielles, tandis que l'amour entre homme et femme semble régi par un champ narcissique non sexuel¹⁴.

11 On peut objecter que *Geschlecht* renvoie aussi au sexe anatomique : « *Manche Fische können ihr Geschlecht wechseln* » : « Certains poissons sont capables de changer de sexe ».

12 qui a intéressé MC Laznik : *Dans le champ de l'autisme, il semble qu'il faille distinguer le champ pulsionnel du champ narcissique de la libido.*

13 P.174

14 *Quant au phallus impliqué dans l'unité narcissique et donc dans l'amour*, est-il originairement indifférent au champ pulsionnel ? Le phallus ne serait pris dans la sexualité que par le bord qu'il ouvre aux objets a ?

Donc le champ du moi et de l'amour d'un côté et le champ du sujet et du désir, de l'autre. Car le désir va trouver sa cause dans l'objet de la pulsion. **Certes, ces deux champs s'intriquent et les pulsions sexuelles ne vont pas laisser le moi tranquille.** Tout au long de la vie il y aura intrication antagoniste du désir et de l'amour.

Selon Freud, lu par Lacan, en pénétrant le champ du *Ich* les pulsions sexuelles vont le scinder :

- avec apparition d'un Lust-Ich purifié, image en miroir, corrélat bi-univoque de l'objet de plaisir qui comme tel « est miré dans le moi ».

- et d'un reste, inassimilable, un non-moi qui mord sur le moi réel primitif de telle façon que le principe de plaisir n'arrive pas à résorber ce non-plaisir. Il y a une « emprise » de ce non-moi qui empiète sur le Moi premier. La pulsion ne peut se réduire au principe de plaisir :

«... Loin que la dialectique de ce qui se passe dans l'inconscient du sujet puisse se limiter à la référence à des objets bénéfiques, favorables pour le moi, au champ du Lust donc, nous avons trouvé un certain type d'objets qui, en fin de compte, ne peuvent servir à rien. »

Ce sont les objets a. S'il y a emprise sur le moi, elle opère par ces objets a.

Dès lors c'est par leur manques respectifs qui se recouvrent que s'articulent les besoins du corps et les pulsions sexuelles. Du côté corps, la reproduction sexuée est liée à la mort ; du côté langage, le désir sexuel naît de l'incomplétude de l'Autre. Mais dans cet exercice de lecture, Lacan semble un peu gêné par le dualisme de Freud. La rencontre du corps symbolique et du corps anatomique engendre ce reste, objet a mais l'opposition : corps pour l'amour – corps pour le sexe suppose de faire intervenir aussi le corps imaginaire, une triade donc.

Freud rappelle **l'échec de l'amour** comme candidat à la fonction de pulsion sexuelle totale. Mais pour Lacan l'échec est plutôt celui de l'inconscient à dire le vrai sur le vrai : **L'insuccès de l'Une-bévue, c'est l'amour.** Et c'est sans doute la clé d'une part de cette emprise de l'amour. L'amour dont on exige qu'il soit vrai, authentique. Or l'amour de transfert, dit Freud, *est* un amour authentique, authentique aussi dans sa tromperie de masquer la cause du désir.

ALORS, CETTE PULSION EXISTE-T-ELLE ? LA QUESTION DU DRANG

Une de mes difficultés est que le terme de phallus est absent de tout le séminaire XI. (Comme il l'a été tout au long des journées de l'ALI : Le signifiant, la lettre, l'objet). Si nous suivons Jean-Paul Beaumont pour qui la perversion est à la norme ce que la névrose est au désir, alors on pourrait comprendre que le phallus n'étant pas l'objet d'une pulsion partielle, la fixation sur cet organe normatif représenterait une déssexualisation de l'activité perverse, génitale ou non.

Est-elle un instinct animal prédateur, carnivore ou génital, qui aurait survécu à l'incorporation du langage ? Un reste de loup ou de porc ? Plutôt qu'une pulsion spécifique, n'est-elle pas, comme le laisse entendre Freud à propos de la pulsion d'agression d'Adler, identifiable au *Drang*, cette force aussi mystérieuse que puissante, élément moteur de toute pulsion ? Ce qui ne la rend pas plus claire. A moins qu'il ne faille aussi étendre son action à ce champ non pulsionnel, mais pas sans emprise, de l'amour qui, comme on le sait, est « spéculairement » possessif. Le *Drang* serait-il commun à la fois au besoin vital et à la pulsion sexuelle ?

Sans doute les besoins vitaux sont en cause au départ, mais ils ont à passer par l'Autre. Du coup l'emprise n'est pas tant, dans les conditions ordinaires, celle des besoins que de celle de cette béance de l'Autre par lequel devront passer les besoins pour leur satisfactions. Or dans ce passage obligé, ils ont affaire à **une absence de réponse** claire de l'Autre à la question « Que veux-tu ? », d'où surgira une hypothèse, i.e. un sujet. Et **la prise ou l'emprise de l'objet a sur le sujet vient de ce qu'il fait interprétation du désir de l'Autre, qu'il en dirait la vérité**. Cette assurance relative prévaut sur les besoins et même sur celle, temporaire, que le moi reçoit de son assentiment par l'idéal du moi dans le stade du miroir. Cet objet *a*, effet de l'articulation signifiante, en vient, au futur antérieur, à devenir la cause du désir et assurer, par la répétition, une certaine régulation de l'emprise de la jouissance de l'Autre¹⁵.

ADMETTONS PROVISOIREMENT QUE CETTE PULSION EXISTE EN TANT QUE PULSION SPECIFIQUE. COMMENT LA SITUER ET NOTAMMENT DANS SON RAPPORT AU DESIR DE L'ANALYSTE ET AU TRANSFERT ?

D'abord, levons encore une fois l'ambiguïté : Pulsion d'emprise et non pulsion de maîtrise. Sur ce point on peut trancher : maîtriser n'est pas s'emparer. Maîtriser et se maîtriser n'est pas une pulsion mais un idéal.

Non seulement des scouts, des enfants de chœur, mais aussi des moniales ont été abusées par des prêtres confesseurs, crime « d'autant plus grave qu'ils-elles étaient sous leur emprise ». Certaines analysantes en disent autant de leur analyste. On dénonce aisément l'abus qu'un analyste peut faire du transfert. « Il les maintient sous son emprise ». Nous ne pouvons dès lors éluder plus avant la question du désir de l'analyste en rapport avec le transfert. Je vais donc essayer d'articuler **le désir du psychanalyste et la pulsion d'emprise, si elle existe**.

1.Si la pulsion d'emprise n'est pas une pulsion sexuelle, mais qu'elle relève du champ narcissique du Moi.

15 Ce qui échoue dans le phénomène psychotique où la rétroaction de l'objet a en cause du désir du sujet ne se produit pas.

Le désir de l'analyste ne saurait s'appuyer sur cette « fausse » pulsion. Encore doit-il en déjouer la présence éventuelle chez l'analysant. Le transfert est un amour pour le sujet supposé savoir. Amour authentique dit Freud, qui a pu en éprouver l'embarras, mais aussi dans sa tromperie. Retourné en haine, il peut faire passer de mauvais moments à l'analyste. Sous une forme larvée c'est la réaction thérapeutique négative, une sorte de lutte à mort hegelienne de pur prestige. Freud, pour avoir eu le souci de garder le cap de la psychanalyse, n'a peut-être pas su déjouer ce type de transfert chez certains de ses élèves.

2. Si la pulsion d'emprise est une pulsion sexuelle, donc partielle. Alors pour Freud, c'est qu'elle est devenue sadisme. **Quel serait l'objet *a* qui y correspondrait ?**

Pour Freud, c'est la musculature. Mais à première vue, il apparaît difficile de considérer *la musculature* comme un objet cessible pour la construction d'un fantasme ! Toutefois, la cure analytique se fait avec un divan sur lequel on « allonge » l'analysant. Cette position se révèle vite inconfortable, voire contrainte par corps si l'analyste se lève et de sa position verticale vous toise de son regard, réel ou supposé. Elle est au moins soustraction de cette jouissance, évidente chez les jeunes mammifères, liée à la pure dépense motrice. Cette jouissance de maîtrise du corps propre devient jouissance d'emprise quand elle s'exerce sur un objet et elle inclut, dit Freud, la cruauté. Une part de cette jouissance liée à l'emprise totale sur l'objet doit être cédée tant du côté de l'enfant que du côté de la mère. Cette limitation semble parfois oubliée de l'éducation actuelle grande fournisseuse d'hyperactifs. En séance, la situation est structurée par un discours spécifique et l'affect éprouvé par cette contention imaginaire pourra être repris comme fantasme. Pour Lacan l'objet *a* du sado-masochisme c'est la *voix*, la voix de son maître. Et il savait la moduler. Mais ce n'était pas sadisme, plutôt un pousse à la pulsion ?

3. Comme les autres pulsions cette pulsion de s'emparer connaît un renversement : ce serait pulsion d'être pris (« Prends-moi ! », ça s'entend !). Pulsion narcissique ou pulsion sexuelle ? Le transfert en relève-t-il ? Autrefois j'entendais de la part de mes collègues futurs analysants cette inquiétude : « Est-ce qu'il (Lacan) va me prendre en analyse ? ». (Serai-je assez séduisant ?) Si l'on considère le transfert comme un complexe d'où la pulsion doit être séparée de la passion d'un moi idéal, le 2^{ème} temps porterait sur son versant pulsionnel et non passionnel. Passion n'est pas pulsion même prise au sens passif. L'une est capture narcissique, l'autre est une poussée liée aux objets partiels, objet qui dans ce cas reste toujours à définir..

LE DESIR DE L'ANALYSTE COMME 3^{EME} TEMPS D'UNE PULSION D'EMPRISE DONT L'OBJET NE SERAIT PAS SPECIFIE.

Il y a d'abord que le sujet en analyse ne peut reconnaître son désir qu'au niveau du désir de l'Autre. D'où l'importance que Lacan attache à définir ce que doit être le désir de l'analyste. Il dira : "obtenir la différence absolue". C'est-à-dire pure de toute singularité ?

Loin de favoriser l'identification à sa personne, le désir de l'analyste l'amène à déchoir de la place (idéal du moi) d'où le sujet se voit aimable pour **se faire le support de cet objet a séparateur** , " objet inavalable...qui reste en travers de la gorge du signifiant. "16

Si le transfert tend à une demande d'identification, le désir de l'analyste, dans la mesure où il "reste un x "17, ramène à la pulsion et par là tend à séparer l'objet a de l'idéal du moi. Cela va dans le sens de desserrer l'emprise de cet idéal mais à redécouvrir le lien à l'objet a. Ainsi la fin de l'analyse amène le sujet à une "liquidation" de la tromperie de l'amour de transfert (qui soutenait ses identifications) et à une sorte de "découverte de l'analyste" sous les espèces de l'objet a :

" L'analysé dit en somme à l'analyste : "je t'aime, mais, parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose de plus que toi, l'objet a, je te mutile". " ...ou encore : " "Je me donne à toi, mais ce don de ma personne.... , mystère! se change inexplicablement en cadeau d'une merde" ... "18

se faire...

Je prends appui sur ce « **se faire** » dans l'expression : « **se faire** le support de cet « objet a séparateur », formule qui imite celle du troisième temps de la pulsion (*se faire* sucer, se faire chier etc.) pour proposer à la discussion cette première formule sans doute discutable : « Le désir de l'analyste s'appuie sur le troisième temps d'une pulsion d'emprise ». « Se faire » est pour Lacan la marque du troisième temps où apparaît un sujet¹⁹. Si donc nous acceptons l'idée qu'elle puisse être sexuelle, i.e. propre à se faire « subjectiver », comment reconnaître le troisième temps de cette pulsion ?

Il s'énoncerait : « se faire prendre » ou plutôt « *se faire prise* ». (Comme pour la pulsion scopique, ce n'est pas se faire voir mais se faire regard.) On retrouverait ici l'apparition du sujet au sens où c'est le fait d'un sujet de se faire prise. Pas de prendre ou de se faire prendre, mais de se faire prise, de se réduire à la prise. Prise amboceptive sur l'inconscient de l'autre et pour l'inconscient de l'autre, s'il veut

16 Lacan J. Le séminaire 1964 Les quatre concepts , Seuil, p.243

17 Id. p. 246.

18 Ibid. p. 241.

19 Avec cette ambiguïté que « se faire voir » est plutôt à entendre comme « se faire regard » et non comme exhibitionisme. Et que cela veut dire que le regard s'inscrit dans l'inconscient du fantasme comme objet cause de son désir.

bien s'en saisir. Prise amboceptive entre l'Autre qu'incarne l'analyste et le sujet. Ainsi « se faire le *support* de cet objet a séparateur » serait un mode de subjectivation de l'analyste dont l'objet pulsionnel ne serait pas autrement spécifié mais réduit en quelque sorte au *Drang* de toute pulsion. Si de désir de l'analyste est « obtenir la différence pure » cela signifie que cet objet séparateur serait vidé de toute spécificité. Se faire le support de cet objet, de tous les objets prêts à en porter la fonction, c'est nécessairement se mettre en décalage avec eux. De même que Freud ne peut se résoudre à mettre la pulsion d'emprise au rang des pulsions sexuelles, qu'elle en serait plutôt le *Drang*, de même, pour Lacan, les objets a, sein, fèces, voix, regard, ne sont que les agents locaux de la fonction objet a, les figures partielles de cette *libido-lamelle* immortelle, échappée selon le mythe lacanien à la naissance, pur instinct de vie et dont l'emprise serait irrépissable.

Mais qu'est-ce qu'un sujet dont le désir serait de se faire le support de l'objet séparateur de l'analysant autant que du sien et dont la direction de la cure doit aider à se déprendre ? Pour cette déprise l'analyste n'est pas seul en cause. Cela dépend aussi de la capacité de l'analysant à s'y retrouver entre les différents registres. Dans notre livre *Le métier d'analyste*, j'écrivais au chapitre « Ce que s'autorise l'analyste » :

« Sur ce que peut ou doit s'autoriser l'analyste, on serait tenté d'accorder beaucoup au désir de l'analyste et bien peu à sa jouissance [...]. *In fine*, l'important est peut-être que si l'accrochage du transfert repose bien souvent sur l'espoir de l'analysant de s'assurer **une prise**²⁰ sur la jouissance de l'analyste, il ne puisse prétendre, en fin de cure, s'en conforter. »

C'est pourquoi, l'analyste, de supporter cet objet a, ne peut être dans une position sadique ou masochiste. Même si lui aussi opère sur une scène où d'ailleurs il peut se faire à son insu objet d'une manipulation perverse. (Cf. *Neutralité malveillante* de Gattegno)

Il faudrait même que l'analyste puisse se dessaisir de la spécificité de ses propres objets pour se faire le support de cet objet vide qui médiatise l'emprise du désir de l'Autre sur le désir du sujet. Si toutefois, un tel objet a, réduit à sa fonction de trou résistant, dépourvu de partialité, est concevable. Y a-t-il encore une fonction objet a quand elle n'est plus au service d'une pulsion partielle ?

Je ne parviens pas au terme de cet examen à trancher si cette pulsion d'emprise est à mettre au compte d'une pulsion partielle avec son objet spécifié le mouvement ou s'il s'agit du *Drang* actif de toute pulsion.

De cette emprise médiatisée par l'objet, il n'y a pas à se libérer mais plutôt à en pénétrer l'énigme. L'énigme de l'articulation du vivant et du langage. Pour la position de l'analyste, Lacan nous donne une indication : **Se faire cet objet mais**

20 Voilà d'où vient cette histoire d'emprise...

sans jouir de l'être. On ne peut dire comme semblant de cet objet, car un objet a, « ça ne semble pas » et ça ne jouit pas. Ce qui n'empêche pas la satisfaction de voir son analysant retrouver le chemin de son désir.

En tout cas si Lacan ne parle d'aucune pulsion d'emprise, il va produire un *discours de la maîtrise* avec une place pour le semblant en tant qu'agent. Selon ce qu'il en dit dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*²¹, le pouvoir de ce semblant tiendrait d'avantage de la fulgurance du météore que de l'impératif du besoin.

LE DISCOURS DU MAÎTRE.

Critiquant la dimension duelle de la théorie de la relation d'objet, dimension qu'on retrouve dans l'invention plus récente de « relation d'emprise », il a développé une théorie des discours fondée sur une dissymétrie essentielle des places, avec notamment le discours du maître. Le discours du maître — qui est aussi bien la formule du sujet que celle de la relation sociale du commandement — distingue **l'emprise du semblant**, sous-jacente à l'articulation $S1 \rightarrow S2$ qui fait exister un sujet, de la **cause** que le sujet se donnera *nachträglich*, après coup, de son existence désirante. C'est cette cause qui devient l'agent de cet autre discours qui est celui de l'analyste.

CONSEQUENCES SUR LES LIENS ENTRE ANALYSTES.

Cette écriture asymétrique du discours analytique devrait lever complètement l'aporie du transfert comme supposée relation d'emprise. Le problème est qu'elle ne donne aucune solution pour ce qui serait un lien social entre analystes, hors de la cure didactique. Et il est normal de recourir alors aux solutions politiques traditionnelles.

La question de ce qui fonde une société n'a cessé de tourmenter Freud (*Totem et Tabou, Psychologie des foules et analyse du moi, L'homme Moïse et le monothéisme*). Lacan en passant du meurtre du père freudien à l'objet a, arrache de la théorie ce qu'il en restait de religieux, à savoir la collusion entre vérité et pouvoir. Mais on ne peut dire que le modèle religieux n'ait pas survécu à son effort. Son enseignement lui-même fait parfois l'objet d'un investissement religieux. Toute théorie psychanalytique, prise comme doctrine, a le pouvoir — paradoxal en ce qui concerne la théorie de Lacan — de fonctionner religieusement, **de donner du sens**. Alors même qu'avec l'objet a, c'est à chaque sujet de fournir un substitut à l'absence de vrai sur le vrai.

La contestation de la légitimité du pouvoir dans une société réapparaît régulièrement. Ce n'est pas sans raison. C'est que nous sommes aujourd'hui, dans notre pays, habitués à fonder cette légitimité sur un ordre démocratique. Or l'autorité fondé sur cet ordre est précaire pour de nombreuses raisons dont certaines relèvent de la logique. Lacan lui-même les évoque dans son *Adresse du jury*

21 Lacan J. Le séminaire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Leçon 1 du 13 janvier 1971, ed. ALL, p. 18-19

d'accueil à l'assemblée avant son vote, le 25 janvier 1969, Scilicet 2/3, 1970, comme le rappelle Marc Darmon dans LRL, n°17 (mai 2016) :

Le paradoxe de l'effet Condorcet, le théorème d'impossibilité d'Arrow.

L'effet Condorcet peut se produire dès qu'il y a plusieurs votants pour classer par ordre de préférence au moins 3 « objets (candidats ou options) A, B et C. Il consiste à obtenir en additionnant les suffrages : $A > B > C > A$, ce qui, bien sûr, ne se produit pas chez un seul individu rationnel. C'est l'addition des votes préférentiels de plusieurs votants qui peut produire cet effet. L'effet Condorcet qui se produit près de 9 fois sur cent avec 3 objets, et près d'une fois sur deux avec 10 objets, aboutit à de l'indécidable. C'est pourquoi, sans doute, lors d'une élection présidentielle, on ne donne qu'un seul nom et jamais une liste avec ordre de préférence. Mais cela n'empêche pas le vote utile et les illusions qui peuvent en résulter pour le vainqueur.

Le théorème d'Arrow va plus loin. Il montre que si un choix social doit répondre à au moins quatre principes :

- principe d'universalité (la fonction doit être définie dans tous les cas : pas d'indécidable),
- principe d'unanimité (si tous préfèrent X à Y cette préférence doit apparaître dans le choix final),
- principe d'indifférence aux options non pertinentes (ce qu'on appelle « vote utile » : voter pour quelqu'un qu'on ne préfère pas pour éviter un « pire »),
- absence de « dictateur » (ce qui se produit si le choix d'un seul individu apparaît validé quels que soient les choix des autres votants),

Alors « pour au moins trois options et deux individus, il n'y a pas de fonction de choix social qui satisfassent à ces quatre principes : Une fonction de choix social qui vérifie à la fois les trois premiers principes admet nécessairement un « dictateur ».

Ce que Lacan traduit ainsi : « K.J. Arrow, pour se référer à un autre ordre, celui d'une détermination logique de l'intérêt général, a démontré qu'hors l'unanimité [le cas exceptionnel où tous les classements préférentiels de tous les votants seraient identiques], **celui-ci ne saurait se déterminer que de l'opinion d'un seul.** »

Autrement dit, sauf cas exceptionnel, la satisfaction de tous les principes exigibles au nom de la vérité logique implique l'existence d'un « dictateur ». Lacan n'a d'ailleurs pas manqué d'être traité de tel au nom même d'une démocratie qui devait assurer un juste fonctionnement de l'institution.

Marc Darmon affirme que c'est ce qui a amené Lacan à estimer que l'intérêt général de la psychanalyse, pour des raisons strictement logiques, ne pouvait être supporté que par un seul : « Je fonde, aussi seul que je l'ai toujours été face à la cause

analytique... ». Et Marc conclut : « Y a-t-il incompatibilité entre la démocratie et la psychanalyse ? Si la psychanalyse ne peut survivre que dans une société démocratique, le moins pire des régimes, *la démocratie peut conduire au pire* au sein d'une société de psychanalystes qui ne seraient plus animés par « l'esprit de la psychanalyse ». ²²

Austin, l'inventeur du performatif a pu dire : « Comme la liberté, la vérité est un strict minimum ou un idéal trompeur ²³ ». Il en déduit qu' « il y a cependant quelques mots notoirement inutilisables – le mot démocratie par exemple ²⁴ »

Cette remarque s'applique aussi bien aux sociétés scientifiques et le DSM, issu de consultations démocratiques, illustre assez bien comment le souci de satisfaire au mieux à ses exigences peut conduire à la perte d'un intérêt pour son objet véritable : la maladie mentale, en tant que fait humain.

Cela dit, s'il n'y a pas de transmission de la psychanalyse et si chacun doit la réinventer, chacun se retrouvera-t-il seul face à la cause analytique ? Cela fait beaucoup de « dictateurs » en puissance mais dictateurs sans grande troupe, à l'exception de ceux qui sont encore sous son « emprise ». Qu'en serait-il alors des liens entre analystes « accomplis », enfin seuls face à la cause analytique ? Il n'y a pas en effet de discours qui puisse faire lien logique entre « dictateurs » mais seulement lutte spéculaire.

Une association ne pourrait donc se pérenniser que par l'emprise transférentielle de tous sur un seul ? Au prix des défections successives des analystes arrivés à maturité, dégagés de la tromperie du transfert ?

Disons alors que si chacun est seul dans l'acte analytique, il n'est pas le seul à être seul. On peut du moins l'espérer et pour ma part j'en suis convaincu. Lacan dans sa réponse du 6 décembre 1967 aux remous qui avaient réagi à sa proposition du 9 octobre, dit, se citant lui-même : « ..."seul comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique... ", me suis-je cru le seul pour autant ? Je ne l'étais plus du moment même où un seul m'emboîtait le pas, pas par hasard celui dont j'interroge les grâces présentes. [...] Qu'est-ce que ce pas, d'être fait seul, a à faire avec le seul qu'on se croit être à le suivre ? [...] Il n'y a pas d'homosémie entre le seul et seul. »

Aussi, et ce n'est pas une trouvaille, ce lien entre analystes qu'aucun discours n'assure — mais ce n'est pas propre aux analystes ²⁵ — c'est dans le partage du travail qu'il se tisse, à condition qu'il soit issu de l'expérience analytique (ça s'éprouve plus

²² L'expression « esprit de la psychanalyse » est de Lacan, Mais qu'est-ce que l'esprit de la psychanalyse si ce n'est pas l'Esprit-Saint ?

²³ John L. Austin, Truth, la vérité.

²⁴ John L. Austin, Le langage de la perception

²⁵ Le discours du maître n'assure également aucun lien entre maîtres mais les engage inéluctablement dans la voie de la rivalité, sauf à se dé-maître.

que ça ne se démontre). Partage dans quelque cadre que ce soit, institutionnel ou pas. A condition aussi que le transfert sur le savoir du confrère résiste aux compromis de l'amitié²⁶, il pourrait maintenir, sans garantie, un lien entre analystes, toujours seuls « face à l'esprit de la psychanalyse », mais pas seuls à l'être. D'ailleurs il ne s'agit pas tant dans ce fameux transfert de travail d'un transfert sur le savoir ou les connaissances d'un collègue que du crédit qu'on lui fait de fréquenter d'un peu près le réel qui le tient d'une emprise qu'il assume.

26 Cf le destin des célèbres amitiés de Freud et de Lacan.

